

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 5 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DEPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRE ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, PARIS

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DEPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de cérémonie. — Toilette de bébé. — Toilette de petite fille. — Trois costumes de jeunes garçons. — Chapeau Céphise. — Chapeau Inès. Chapeau Le Pagan. — Deux toilettes de ville. — Toilette de dîner pour jeune dame. — Toilette de dîner pour jeune fille. — Carré en lacer Renaissance. — Pantoufle en application de drap (2 dessins). — Bébé.

SUPPLÉMENT : Planches de modes coloriées.

EXPLICATION
DES GRAVURES

1. Toilette de cérémonie.
— Modèle de M^{me} Bréant-Castel, rue du Qu. tré-Septembre, 19. — Robe de velours noir; la jupe, à longue traine, est unie; sur le devant, retombent cinq longues pattes en passementerie, perlées de jais, formant châteleine; ces passementeries se terminent par de beaux glands en jais.
— Le corsage décolleté est à points, garni de passementerie et de dentelles de Chantilly alternées. Sous le bras gauche, la passementerie traverse le corsage en biais et revient sur le devant de la poitrine, en passant sur l'épaule droite. De l'autre côté, c'est-à-dire sur l'épaule gauche, se trouve disposé un bandeau de faille couleur feuille de rose, dont les bouts flottants viennent rejoindre la ceinture sur le côté droit. La ceinture se termine en deux grands pans en faille couleur feuille de rose, dont les extrémités sont brodées en relief et à jour, de plusieurs nuances de rose; cette broderie de la ceinture tient de la guipure Renaissance; l'étoffe est découpée entre les pans, mais les intervalles ne sont pas remplis par des barrettes de Venise, ce qui serait trop lourd. Notre planche coloriée, qui accompagne le numéro de ce jour, représente la même ravissante toilette, vue de dos, et aidera à en faire mieux comprendre les dispositions.



1. TOILETTE DE CÉRÉMONIE. — MODÈLE DE M^{me} BRÉANT-CASTEL. — Dessin de GUSTAVE JANET.

2. Toilette de fillette de trois à cinq ans. — Robe de taffetas rose; la jupe, arrondie est garnie sur le tablier de brandebourgs en forme de V en velours à 80; des quilles de velours assorti, mais en plus grande largeur, bordent ces brandebourgs; les quilles et les ornements sont capitonnés de boutons de velours ou d'acier. Casaque ouverte, bordée à la mode; paletot d'un large biais de velours rebrousse de petite guipure; petit gilet aux basques arrondies; cette casaque est retournée par derrière en draperie.

3. Toilette de bébé de trois à quatre ans. — Robe de valenciennes bleu Louise; le devant, encadré d'un large biais de velours bleu plus foncé, est monté dans toute sa longueur en longs plis plats; sur les quilles courent des nœuds de velours rattachés par des boucles de nacre blanche; les lés de derrière sont montés en gros tuyaux d'orgue et garnis de bandes de velours de deux hauteurs différentes. Paletot en drap velours Montagne, orné de passementerie en fourrure.

4. Costume de garçonnet de quatre à six ans. — Pantalon en drap gris bouffant, attaché au-dessous du genou à l'aide d'un poignet, ou jarretière; veste de drap bleu marine, croisée sur la poitrine, avec revers piqués au col et aux manches; ces revers sont en taffetas noir; un galon satiné borde tout le vêtement.

5. Costume de garçon de six à sept ans. — Pantalon et veste américaine en drap amazone marron; une jarretière avec boucle rattache le pantalon au-dessous du genou. La veste-paletot est longue et à double poche; elle est croisée sur la poitrine et garnie de col et de revers en velours noir; tout le costume est bordé de galon double, complété par un piqure bien régulière.

6. Costume de garçon de cinq à six ans. — Veste, pantalon et gilet en drap gris feutre, une bande de velours marron court tout du

AN' D'ARGENT)

deurs d'un ciel de.

lar mes,

crese, molto.

Ouvre aux cœurs

8.

diminuendo.

ne le sui-vait

accélérande.

me toi Sont avec

re voir!

molto.

QUI VOLTAIRE.



2. TOILETTE DE JEUNE FILLE.

long du pantalon et garnit les pattes, qui ont l'air de le rattacher. Les pattes de la veste, les revers des manches, le col, tout l'ensemble du costume enf. est brisé du même velours; les boutons peuvent être en acier ou en velours, ceux du gilet plus petits que ceux de la veste, mais assortis.

7 Carré en lacet Renaissance pour pelote, ou voile de fauteuil. — Ce carré s'exécute à l'aide d'un lacet, que l'on bâtit sur papier, en lui faisant suivre tous les contours indiqués sur notre modèle, et en ayant soin de bien mettre d'équerre les crochets qui se recroisent les uns sur les autres. Ce sont des branches simplement cordonnées qui relient les lacets les uns aux autres. On ne débite les lacets de dessus le papier que lorsque toutes les barrettes sont exécutées, c'est-à-dire lorsque l'ouvrage est complètement achevé.

8-9. Pantoufle en application de drap. — Il faut tailler d'abord un morceau de drap de la grandeur exacte de la pantoufle que l'on veut exécuter, grandeur que le chausseur ou le cordonnier désignera. On applique sur ce drap la fleur de lis et le cordon qui la traverse et qui forme ornement.

Sur un fond de drap gris foncé, la fleur de lis sera en drap bleu pâle et le cordon en drap blanc, ou même en lacet de soie cerise ou mauve. Si l'on préfère un fond en drap noir, la fleur de lis se peut faire en drap vert clair et le cordon en soie pourpre. Ce nuancement est facultatif. Les appliques seront rattachées au fond par un lésou lèche exécuté en cordonnet mais. Les nervures de la fleur se feront en soie bleue de deux nuances plus foncées, si l'applique de la fleur est bleue; en deux nuances de vert foncé, si l'applique de la fleur est verte; en or, si la fleur est blanche, etc. Les petites croix qui agrémentent le cordon seront de couleur foncée, si l'applique est claire, ou de couleur claire, si l'applique est foncée.

10 Chapeau persan. — La calotte et la passe sont en velours noir. De la torsade en faille noire, qui se termine en un nœud sans bouts, s'échappe une aigrette en acier, dominant un panache de plumes bleues et noires; une grosse tucbe de faille bleue, traversée par un biais de turquoise noire, forme aureole.

11. Chapeau Céphise. — Calotte un peu haute et plate, entièrement recouverte de velours noir, avec lisérés de turquoise couleur jonc ou paille. La passe est fièrement accentuée en diadème; elle est également brisée de velours noir liséré de jaune. Nœud de côté en velours noir en bande, doublé de faille jaune; la doublure forme liséré intérieur. Un panache de plumes jaunes et noires s'entremêlent recouvre presque entièrement la calotte; le nœud de derrière, qui, partant de dessus le bavole, se rattache à l'extérieur, est également en velours noir doublé de jaune.

11. Chapeau Inés. — La calotte, tout en velours noir, est molle; la passe est recouverte d'une tucbe, également en velours noir, dont le pied est caché par une torsade de faille noire, terminée par un gros nœud de faille; au milieu du nœud, se trouve une boucle en acier poli. Une torsade bleu turquoise sert de tour de tête. Par derrière, le vide, que fournit le retroussis du chapeau,



4. COSTUME D'ENFANT.



6. COSTUME DE GARÇON.



5. COSTUME DE GARÇON.

lours gris, relevé en diadème et orné d'un tour de plume frisée avec panache assorti.

14. Hamlet. — Toilette de ville. — Jupou de popeline, orné d'un haut pisse surmonté de deux voants froncés. Tunique de drap léger couleur réséda; la tunique princesse est de forme entièrement inédite; par devant, elle se boutonne en redingote, et les poches de côté lui



3. TOILETTE DE SE. E.

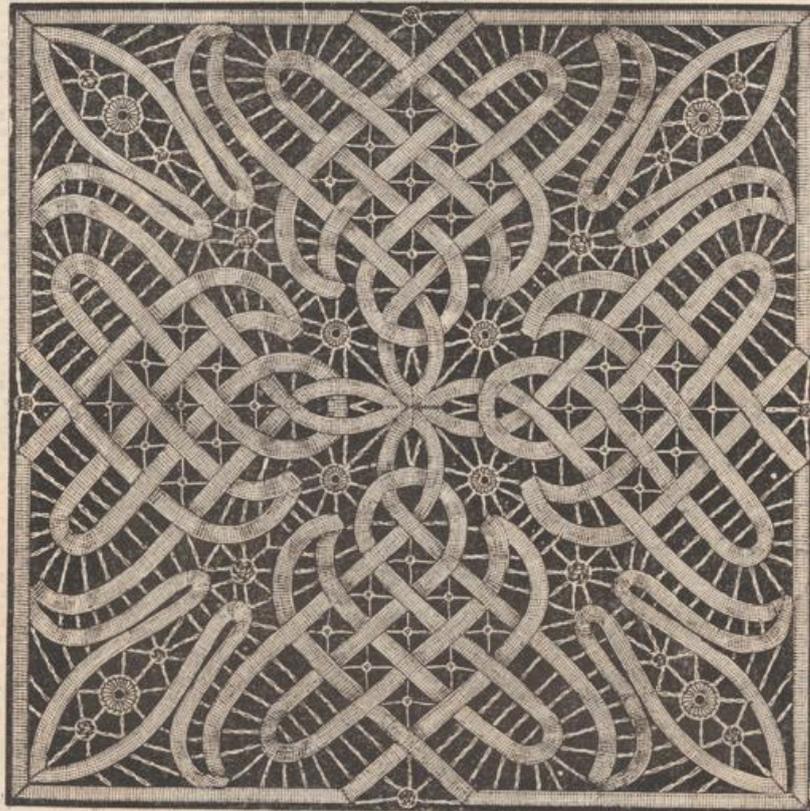
est rempli par une guirlande de boutons de rose enrubannée de rubans bleus; cette guirlande semble partir de la naissance du bavole et descend. — Chapeaux de M^{me} Moreau-Hidbury, 23, boulevard des Capucines.

13. Toilette de ville. — Robe de faille tête de nègre; la jupe, droite devant, forme un peu la traine; le tablier est recouvert de volants plissés régulièrement; sur ces volants, se pose la guirlande de rubans, brisée de place en place par des nœuds avec agrafes de jais. Petit talon en drap castor, illustré d'une broderie soulignée et encadrée d'une bordure en skunk. Chapeau de velours gris, relevé en diadème et orné d'un tour de plume frisée avec panache assorti.

donne un cachet de robe de maison très-élégant. Elle se retrousse en draperie et vient se prendre en écharpe dans une agrafe en argent oxydée qui s'appuie sur le petit côté du corsage. Par derrière, elle se drappe en plus harmonieux; elle est encadrée d'un biais de faille couleur réséda d'une nuance un peu plus soutenue que celle du costume. — Modèle de M^{me} Breaud-Castel.

15. Toilette de diner pour jeune dame. — Jupou de taffetas d'Italie marron doré faisant traine par derrière. Cette traine se compose de deux hauteurs voisées régulièrement. Tunique en popeline de Lyon, nuance marron, et dont le ton suit franchement le brillant du taffetas. Cette tunique forme corsage; elle se prolonge en tablier devant, pour se retrousser derrière et se gonfler en ballon. Le tout est encadré d'un revers de taffetas marron, piqué et capotonné; une écharpe assortie aux revers soutient le retroussis et retombe en longues pattes sur les côtés, où elle se termine par un gros gland de cordonnet marron. Vestis à revers piqués, gracieusement ouverts sur le corsage. Fraise Médicis en gros tulle, simplement ourlée.

16. Toilette de diner pour jeune fille. — Cette toilette, de



7. CARRÉ EN LACET RENAISSANCE, POUR PELOTE, VOILE DE FAUTEUIL, ETC.



8. PANTOUFLE EN APPLICATION DE DRAP.

style Empire, convient à une jeune fille qui fait sa première entrée dans le monde; sa simplicité n'exclut pas l'élégance. Notre modèle est en popeline blanche lisérée de cerise ou de bleu. La jupe, toute ronde, tombe à la naissance de la cheville. Le tablier est orné de biais lisérés de velours ou de taffetas de nuance vive. La tunique, en étoffe brochée et satinée, se drapé sur les côtés pour retomber en lèveuse par derrière. Corsage ouvert sur la poitrine et garni d'une fraise Margot de même étoffe; il est à longues basques pointues devant et derrière. Une ceinture de taffetas a sortie aux lisérés l'enserre à la taille. Les manches bouillonnées lui donnent son cachet Empire.

cupé à distance égales par des pattes gris feutre, plissées de chaque côté et terminées par des barbes de velours bleu paon; par devant, un haut beuillonné au-dessus du volant, et par derrière, deux volants froncés, arrêtés sur les côtés par des nœuds incroyables en velours bleu paon.

Tunique et poul gris feutre. La tunique, en forme de tablier, est garnie de plissés, d'un biais de velours, et fermée par des nœuds de velours.

Fichu de velours bleu paon, avec plissé gris feutre tournant autour de la taille et formant l'aspic par derrière.

Manches avec revers Louis XIV, en velours bleu paon.

M. d'elles de M^{me} Briant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

COURRIER DE LA MODE

Il faut songer aux vêtements d'intérieur, aux peignoirs du coin du feu, aux vestes d'appartement; l'hiver approche. En dépit des bourrelets, des tapis, malgré le feu qui peille dans la cheminée, on sent la nécessité de se vêtir chaudement chez soi, car le défaut de mouvement, l'inaction, sont les principales causes du refroidissement des membres. Quand, après une course à l'air glacé ou humide, on rentre à son logis, engourdie, mal à l'aise, avec un rhume en perspective, rien n'est bon et sain comme de s'envelopper dans un chaud peignoir, de quitter ses bottines mouillées et de plonger ses pieds dans de molleses pantoufles.

Ce peignoir, je le conseillerais de le faire, par exemple, en cachemire de l'Inde noir et de le doubler entièrement soit en légèr eustrine de soie bleue, soit en flanelle de même nuance. La forme serait celle d'une robe Princesse demi-ajustée; sur le devant, un plastron de soie bleue descendant du haut en bas, et sur lequel seraient posés des brandebourgs noirs en passementerie. L'ouverture du cou serait en cœur et ornée

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORÉE

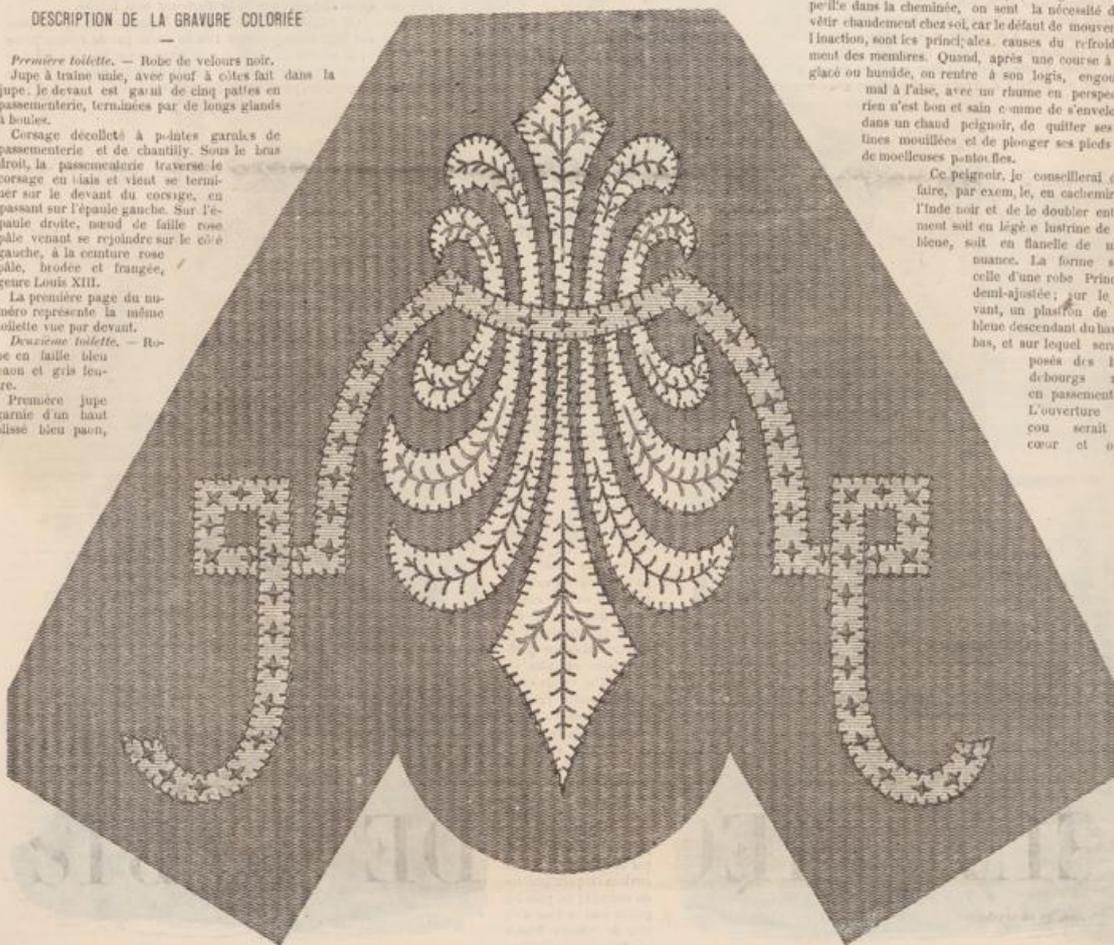
Première toilette. — Robe de velours noir. Jupe à traine usée, avec poul à côtés fait dans la jupe; le devant est garni de cinq pattes en passementerie, terminées par de longs glands à boules.

Corsage décolleté à pointes garnies de passementerie et de chantilly. Sous le bras droit, la passementerie traverse le corsage en biais et vient se terminer sur le devant du corsage, en passant sur l'épaule gauche. Sur l'épaule droite, nœud de faille rose pâle venant se rejoindre sur le côté gauche, à la ceinture rose pâle, brochée et frangée, genre Louis XIII.

La première page du numéro représente la même toilette vue par devant.

Deuxième toilette. — Robe en faille bleu paon et gris feutre.

Première jupe garnie d'un haut plissé bleu paon.



9. PANTOUFLE EN APPLICATION DE DRAP.

Irlande de boutons de rubans bleus; cette toilette est recouverte de drapement; sur ces volants de rubans, recouverts par des nœuds avec l'ain en drap castor, le sontaché et encadrée de taffetas de velours de plume frisée avec

de popeline, orné d'un Tunique de drap léger ne entièrement inodre; les poches de côté lui donnent un cachet de robe de maison très-élégant. Elle se recouvre en draperie et vient se prendre en écharpe dans une agrafe en argent oxydée qui s'appuie sur le petit côté du corsage. Par derrière, elle se drappe en plis harmonieux; elle est encadrée d'un biais de faille couleur rosé d'une nuance un peu plus soutenue que celle du costume. — M^{me} de M^{me} Briant-Castel.

15. Toilette de dîner pour jeune dame. — Jupon de taffetas d'Italie marron doré faisant traine par derrière. Cette jupe se compose de deux hauts volants plissés régulièrement. Tunique en popeline de Lyon, nuance marron, et dont le ton est franché sur le brillant du taffetas. Cette tunique forme corsage; elle se prolonge au tablier devant, pour se retrousser derrière et se gonfler en ballon. Le tout est encadré d'un revers de taffetas marron, plissé et capotonné; une écharpe assortie aux revers soutient le retroussis et retombe en longues pattes sur les côtés, où elle se termine par un gros gland de cordonnet marron. Veste à revers piqués, gracieusement ouverte sur le corsage. Fraise Médicis en gros tulle, simplement ourlée.

16. Toilette de dîner pour jeune fille. — Cette toilette, de



10. CHAPEAU LE PERUSS.



12. CHAPEAU INÉS.

MODÈLES DE M^{me} MORÉAU-DIBBERY.

11. CHAPEAU CÉPHISE.

d'une fraise Médicis en cachemire, doublée à l'intérieur de soie bleue, et beaucoup plus haute par derrière que par devant. Manches à la religieuse, c'est-à-dire assez larges du bas, avec revers de soie bleue formé par des biais. Poches en taffetas bleu. Dans le bas, un simple passe-poil bleu au-dessus de l'ourlet. La même robe de chambre peut se faire en cachemire bleu, avec plastron de soie noire, fraise bleue doublée de noir, ou en cachemire gris, avec plastron et doublure d'une autre nuance dans la même teinte. On peut aussi, pour réaliser une économie, remplacer la soie par du cachemire, c'est-à-dire, par exemple, faire la robe en cachemire noir et le plastron et les garnitures en cachemire bleu. Pour jeune fille surtout, ce serait fort bien ainsi. On peut ajouter un nœud à longues coques et grands pans de la couleur qui fait *garçonne*, et qui se place derrière au dessous de la fraise Médicis.

Je recommanderai à celles de nos lectrices à qui leur situation de fortune permet certaines fantaisies coûteuses, un peignoir forme Watteau, c'est-à-dire avec un grand pli dans le dos, en foulard de l'Inde croisé blanc, avec par-

me la loutre ou le castor. Les manches ne doivent être ni assez justes, pour empêcher de revêtir promptement la veste, ni assez larges pour gêner les mouvements d'une maîtresse de maison. Quelques femmes élégantes adoptent pour les vêtements d'intérieur les couleurs vives et même éclatantes : le rouge, le bleu ciel. J'admets cela avec un ensemble de toilette riche, et une grande recherche des détails. Ainsi, j'ai vu des vestes en cachemire de l'Inde vert jaune ornées d'une guirlande de fleurs aux couleurs brillantes brodées au passé sur l'étoffe même. On imite ce genre d'ornement, qui coûte fort cher, en appliquant sur le cachemire des guirlandes de fleurs brodées qui se vendent au mètre et qui se cousent sur l'étoffe, de la même façon qu'on réappâque de la broderie sur de la batiste.

On transforme aussi de vieux châles de l'Inde, et même des châles français, que l'on ne craint pas de couper parce qu'ils sont vieux, démodés ou mangés par les vers, en vestes de chambre et en vêtements du soir, pour sorties de théâtre, etc.; seulement ces transformations sont toujours

13. TOILETTE DE VILLY. — MODÈLE DE M^{me} BRÉANT-CASTEL.

de couleur, à la forme sabot, c'est-à-dire qu'elle est plate jusqu'au coude et forme un grand volant dans le bas, orné d'un entre-deux de guipure et d'une haute guipure. Je conseille de poser coquettement sur la tête, pour compléter l'ensemble, un petit peuf chiffonné Louis XV, en foulard blanc garni de guipure et d'un nœud rose.

Mais il n'est pas toujours possible de revêtir un peignoir, parce qu'on est attendue par quelque visiteur, ou bien parce que l'on reçoit un ami à sa table. On rentre à l'heure du dîner, ayant très-froid, et vite on endosse une jolie petite veste en velours, en drap ou en cachemire, qui, loin de détruire l'harmonie de la toilette, lui donne quelque chose de plus piquant. J'ai vu de charmantes vestes entièrement brodées au passé. C'est la broderie qui fait le vêtement, et l'étoffe n'ajoute rien à l'élégance; velours, drap ou cachemire, peu importe.

Ces vestes, demi-ajustées par derrière, ne joignent pas absolument par devant, laissant voir environ cinq centimètres du corsage; on peut les garnir tout autour d'un tour de pîmes frisées ou d'une bande de fourrure à poil ras, con-

14. HANLEY. — TOILETTE DE VILLY. — MODÈLE DE M^{me} BRÉANT-CASTEL.

robes ne doivent être
 être promptement lu
 s mouvements d'une
 s élégantes adoptent
 leurs vives et même
 admiscs cela avec un
 le recherche des dé-
 mètre de l'Inde vert
 s aux couleurs bell-
 mème. On imite ce
 en appliquant sur le
 des qui se vendent
 de la même façon
 la batiste,
 de l'Inde, et même
 pas de couper parce
 par les vers, en ves-
 air, pour sorties de
 tions sont toujours



A. Chailion

Maison et Fabrique Imp. Paris

G. Goussier

1873

N° 93

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Extrait de M. Besant-Corot, 19, rue de la Harpe, le 4 Septembre

BRIANT-CASTEL

d'u
de
par
larj
bia
pas
cha
soit
grü
mü
renu
ple,
gar
ser
coq
qui
situ
pel,
dan

assez coûteuses
médiocre.

Parlons main
ger, de ce qui

Le chapeau e
lion de toute f
chapeau lourd,
avec les lignes
ment la plus jo

Je ne saurais
un choix judic
mes qui leur
d'hui de réper
n'est pas joll
a pas de mode
ayant un peu
et sachant se
assez bien e
pour savoir d
ou tel eueil,
cessairement
chapeau qui
vient.

Il y a la cop
liée à bord
sur le devant
un tuyauté sur
à calotte fron
haute et év
haut, qui cos
me semble, au
filles et aux je
mes qui ont
roud. Cette ca
être ornée d'u
plumes natu
noires entour
se, de têtes d
naturelles, d
posées derriè
le côté; ou l
velours, en
gros de Suz

Il y a le
de feutre lé
oblong dont
est plus étroi
et dont une a
levée de côté
nœud cavall
lours, à large
ou ajoute enc
une aile droi
grande plus
taire, ou un
aux reflets
puis aussi u
porte-bonheur
ou argenté di
passe le nos
côté; ou hi
des fieches,
gnards mé
droits, ou bi
s'il y en a de

Je crains
messieurs no
nos frères ne
un peu de no
manifestation
ses; aussi j'e
lectrics à m
vec modérati
accessoires
fantaisie.

Il y a ensu
le de gent
dans lequel
classer les
diadèmes e
du bord rel
évent toujo
sur le front

J'ai déjà
l'exagérati
met de la t
quand on l
accompagn
dans la rue
de faire un
Je conseille
boucles ou
jusqu'au m
alors s'acce
fure y gagn
l'uisque j

OCTOBRE

assez coûteuses et ne produisent, à mon avis, qu'un effet médiocre.

Parlons maintenant, pour faire contraste et ne rien négliger, de ce qui compose la toilette de la femme au dehors.

Le chapeau est certainement le point sur lequel l'attention de toute femme élégante doit se porter d'abord. Un chaparan lourd, disgracieux, ou qui n'est pas en harmonie avec les lignes et les contours du visage, enlaidit cruellement la plus jolie figure.

Je ne saurais trop recommander à nos abonnées de faire un choix judicieux au milieu du nombre incroyable de formes qui leur sont présentées. Il n'est plus permis aujourd'hui de répondre comme nos mères : « C'est vrai, cela n'est pas joli et ne me va pas, mais c'est la mode. » Il n'y a pas de mode, ou plutôt il y en a tant que toute femme ayant un peu de goût et sachant se connaître assez bien elle-même pour savoir éviter tel ou tel écueil, doit nécessairement trouver le chapeau qui lui convient.

Il y a la capote coulisée à bord rabaisé sur le devant et formant un tuyauté sur le front, à calotte froncée assez haute et évasée du haut, qui convient, ce me semble, aux jeunes filles et aux jeunes femmes qui ont le visage rond. Cette capote peut être ornée d'un tour de plumes naturelles ou noires entourant la passe, de léses de plumes naturelles, d'aigrettes posées derrière ou sur le côté; on la fait en velours, en tulle, en gros de Suède.

Il y a le chapeau de feutre légèrement oblong dont la calotte est plus étroite du haut et dont une aile est relevée de côté par un grand cavalier en velours, à larges coques; on ajoute encore parfois une aile droite, ou une grande plume mousquetaire, ou un coq russe aux reflets verdâtres, puis aussi un anneau *porte-bonheur* en acier ou argenté dans lequel passe le nœud posé de côté; ou bien encore des fleches, des pointards même, posés droits, ou bien croisés, s'il y en a deux.

Je crains bien que mesdemoiselles nos maris et nos frères ne se moquent un peu de nous pour ces manifestations belliqueuses; aussi j'engage mes lectrices à n'user qu'avec modération de ces accessoires de haute fantaisie.

Il y a ensuite une foule de genres mixtes dans lesquels on peut classer les chapeaux à diadèmes en dessous du bord relevé, qui se

levaient toujours, les chapeaux à fond tendu, se posant à plat sur le front et se relevant très-haut derrière, etc., etc.

J'ai déjà dit, je crois, que je ne trouvais pas gracieuse l'exagération qui fait remonter tous les cheveux sur le sommet de la tête; mais ce qui n'est pas joli dans un salon, quand on n'a pour coiffure que ses cheveux, vrais ou faux, accompagnés de nœuds de rubans ou de fleurs, est très-laid dans la rue avec un chapeau. Je défie la meilleure modiste de faire un chapeau seyant bien à une femme ainsi coiffée. Je conseille donc de prolonger les coques, les nœuds, les boucles ou les tresses dont se compose la coiffure, au moins jusqu'au milieu de la tête, par derrière. Le chapeau peut alors s'asseoir sur une base solide, et l'ensemble de la coiffure y gagnera certainement en grâce et en harmonie.

Puisque j'ai effleuré cette question de la coiffure, je veux

recommander à mes lectrices, pour les soins journaliers de la chevelure, quelques préparations spéciales extrêmement efficaces. Elles ont d'ailleurs leurs parcheminés, puisqu'elles nous viennent d'une façon authentique de Ninon de Lenclos, qui leur dut sans doute son éternelle jeunesse. C'est d'abord l'*eau civifante de la chevelure*, préparée à l'huile de ricin et au *quinquina*, qui nettoie parfaitement la tête, détruit les pellicules, empêche la chute des cheveux et les fait pousser. La *pomme civifante de la chevelure*, composée avec les mêmes produits, qui rend les cheveux souples et brillants et calme les démangeaisons. Enfin, et ceci est plus délicat à dire, il y a encore l'*eau de Ninon capillaire*, qui rend progressivement la couleur primitive à la barbe et aux cheveux blancs, quelle qu'ait été d'ailleurs leur nuance, noire, brune ou blonde. Pauvre Ninon, voilà donc votre

Il ne fait plus chaud, et il ne fait pas encore froid. Voilà le mois d'octobre, qui fut débaptisé à la fin du siècle dernier et dont on avait fait vendémiaire, de compte à demi avec le mois de septembre. C'est un mois de transition, tout simplement : il achève et il commence. Il achève de cueillir ses fruits, il commence à labourer ses terres arables; il jette sa ligne à pêcher dans un coin, arme son fusil pour la chasse à travers bois, et prépare ses paniers pour la vendange. Le beau temps pour les habitants de la campagne, que celui-là!

Mais pendant que retentissent à nos oreilles les joyeux propos des vendangeurs, si nous parlons un peu de la vigne au point de vue de la science, vous nous le pardonneriez, n'est-ce pas?... Donc la vigne paraît être originaire de la Perse; ce fut le roi Géryon qui l'introduisit en Espagne, et les Marseillais réclament l'honneur de cette importation en France, prétendant qu'elle fut plantée dans les Gaules par les Phocéens fondateurs de leur ville. Les femmes et les enfants même la cultivaient à l'envi; aussi s'étendit-elle sur tout notre territoire; et il paraît qu'elle brilla de tout son éclat dans l'île de Lutèce, qui fut le bercail de notre cher Paris, quand on en jeta les fondations. Plus tard même, Paris eut des treilles royales qui s'étendaient ou passaient les rues des Jardins-Saint-Paul et de Culture-Sainte-Catherine, des luxuriantes dans lesquels, paraît-il, on faisait encore de fort belles vendanges au seizième et au dix-septième siècle, et alors encore cette récolte était la propriété de nos rois.

Les Romains connaissaient la vigne du temps de Romulus, et ils connaissaient aussi sans doute la fabrication du vin, puisque ce prince défendit l'usage du vin dans les sacrifices, ordonnant de ne se servir que de lait. Numa, à son tour, proscrivit les libations de vin sur les bûchers où l'on brûlait les morts. Mais bientôt d'autres lois furent nécessaires pour réprimer l'abus qu'on fit du jus de la treille, car cette liqueur fut prise si fort en goût, non-seulement par les hommes,

mais encore par les dames romaines, que l'excès en devint des plus honteux.

Pline fournit à ce sujet diverses anecdotes fort curieuses et qui peignent bien les mœurs de ces temps antiques. Ainsi, par exemple, un certain Egnatius Maccus tua sa femme à coups de bâton, parce qu'il l'avait trouvée ivre à son retour au logis; ce mari fut absous de son crime et par la justice et par l'opinion.

Dans ses Annales, Fabius Pictor rapporte qu'une jeune fille romaine, ayant enlevé dans le sac où elles étaient renfermées les clés de la cave pour aller voler du vin, ses parents la condamnerent à mourir de faim, et ce supplice eut lieu. Enfin le juge Domitius condamna à perdre sa dot une femme que son mari accusait de boire plus de vin que sa faiblesse ne pouvait le lui permettre.



13. TOILETTE DE DÎNER POUR JEUNE DAME.

16. TOILETTE DE DÎNER POUR JEUNE FILLE.

talent découvert! De votre vivant, vous cachiez soigneusement un tel secret; aujourd'hui nous pouvons, comme vous, prétendre à l'éternelle beauté, grâce à l'indiscrétion de vos heritiers.

M^{me} Lecointe, qui seule possède et a le droit d'employer ces fameuses recettes, expédie en tout pays les produits de la *parfumerie de Ninon*.

Si donc, chères lectrices, vous voulez essayer des différentes préparations dont je viens de vous parler, écrivez simplement à M^{me} Lecointe, 31, rue du Quatre-Septembre, et votre désir sera satisfait.

MARIE DE SAVERNY.

Mais revenons en France, oh, Dieu merci, les femmes n'ont jamais été sujettes à cet horrible défaut, tandis qu'il fait, dit-on, des ravages en haut lieu, dans certains pays qui nous avoisinent.

Depuis le commencement de notre monarchie, la culture de la vigne y fut protégée, et la loi salique punissait sévèrement les destructeurs de ceps et les voleurs de raisin. Chilpéric, ayant tué tout possesseur de vigne à fournir annuellement, pour sa table, une amphore de vin, le peuple se révolta, les juges furent massacrés, et le roi dut annuler sa loi ordonnance, crainte de pire.

Avant les rois de la troisième race, les propriétaires de vignobles, au lieu de vendre leur vin en gros, le livraient en détail, c'est-à-dire qu'ils remplissaient les pots que les acheteurs apportaient chez eux, où, par exemple, il n'était pas permis de boire; mais enfin les seigneurs et les monastères s'emparèrent de ce privilège, que les rois aussi se réservèrent pour les vins récoltés sur leurs domaines, témoin saint Louis. Seulement, cette vente de vin à pot se faisait à la criée, aux enchères, et la société de ces crieurs-là était une corporation fort importante.

Les vins de France les plus recherchés aujourd'hui ne sont plus ceux que l'on prisait autrefois, à preuve ceux de Bretagne, qui tenaient le premier rang et qui n'existent plus que dans la mémoire des vieux chroniqueurs. Ce fut François I^{er} qui les fit passer de mode, et voici à ce sujet, ce que raconte Du Fall :

« Des gardes suisses de ce roi, s'amusant sur le quai du Louvre à lancer au plus loin une grosse pierre, il passa par là, lui, Du Fall, avec trois Bretons, ses compatriotes. Déjà au jet le ur fut fait (ar les Suisses; ils acceptent; alors chacun y jette sa pierre bien plus loin qu'aucune n'avait portée, et cela au grand établissement des Suisses. Or, le soir, comme on racontait cette pousse au roi, le gentilhomme breton, qui s'était chargé du récit, ayant ajouté qu'il y avait trois choses qui valaient mieux en Bretagne que dans tout le reste du royaume : les chiens, le vin et les hommes, François I^{er} répliqua en riant que, pour les hommes et les chiens, il pouvait en être quelque chose, mais que, pour les vins, il ne pouvait point en convenir, les trouvant les plus âpres et les plus désagréables au goût qu'il puisse avoir; et, là-dessus, il s'amusa à composer l'historiette d'un chien qui, ayant mangé près de Reims une grappe de raisin, se sentit une lie algèbre dans les entrailles qu'il en devint enrégé. C'en fut assez de cette plaisanterie royale pour per le à jamais les vins bretons. »

C'est par erreur qu'on accuse Henri IV d'avoir eu le mauvais goût de préférer le vin de Suisses à tous les autres crus, et voilà d'où vient cette erreur.

Ce roi possédait un vignoble clos dans les environs de Vendôme, au pays de Suren, vignobles d'où il tirait un excellent vin blanc qu'il buvait habituellement et qu'il aimait fort, ce qui mit ce vin de Suren si bien à la mode à la cour, que les courtisans voulaient en avoir à tout prix; mais Louis XIII ne l'aima pas. Sa vogue s'éteignit avec le règne du Bernais.

Le vin de Champagne ne fut connu que sous le règne de Louis XIV, et voilà comment : les seigneurs qui assistaient au sacre de ce roi, ayant trouvé très-gentil le vin blanc qui leur fut servi à Reims, en portèrent à leur retour au petit lever de Sa Majesté, et comme le roi, qui était gros mangeur, était aussi un fort bon gobeleur, il eut la curiosité de connaître ce vin à son tour. On en fit donc immédiatement venir, et comme il fut le bonheur de plaire à Sa Majesté, de ce jour sa fortune fut faite.

Quant au vin de Bordeaux, sa vogue ne commença que sous Louis XV, alors que le duc de Richelieu fut nommé gouverneur de la Guyenne. Cet aimable roué, s'amusant dans son gouvernement, où il était momentanément exilé pour quelque fredaine sans doute, imagina, pour se distraire, d'organiser en son hôtel des soupers à l'imitation de ceux que son royal maître avait établis à Marly, et une certaine dame, fort belle et fort taquine, fut priée d'y remplir le rôle de la marquisse de Pompadour, c'est-à-dire de le présider en souveraine; mais la fine mouche, qui tira parti de tout, ne voulut y consentir qu'à la condition expresse qu'il ne se boirait à ces soupers que du produit de ses vignes, vin qui lui serait payé à beaux deniers comptants.

Le marquisse, qui, de son côté, ne comptait guère, accepta ce marché sans balancer; et fut-ce le prix de ce vin, qui était fort élevé, fussent les beaux yeux de la belle que le vendait, le grand seigneur eût le trouva si bon qu'il retourna à Versailles, il se fit suivre de plusieurs tonnes remplies de ce même cru, pour en offrir à plusieurs hôtes attirés chez lui par le retour de sa faveur; tous les convives chantèrent si bien à l'envi les mérites de ce vin nouveau, que le roi, aux ordres duquel le bruit en arriva, fin gourmet s'il en fut, voulut goûter cette merveille. Le duc obtint l'honneur de lui en offrir une tonne, et le roi, ayant trouvé ce vin fort à son goût, en commanda pour sa table, se faisant facilement le parain de ce produit qui devint une source de fortune pour un grand nombre de nos départements du Midi.

Cité de BASSANVILLE.

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

DE LA CHÛTE DE CHEVEUX

Pour la chute des cheveux, comme pour leur décoloration, il faut se garder de certaines eaux ou pommades proclamées infallibles, mais qui, trop souvent, loin de conserver la chevelure ou de la faire repousser, en accélèrent la perte.

Avant d'essayer d'arrêter la chute de s cheveux, il faut chercher à en connaître la cause; une fois cette cause trouvée, vous pourrez agir avec quelque chance de succès. Je vais tâcher de donner à ce sujet des explications claires et précises.

La chute des cheveux porte en médecine le nom d'alopecie ou de calvitie, et il faut en distinguer deux espèces : l'une naturelle et l'autre accidentelle.

Calvitie naturelle. — Il y a beaucoup de personnes qui, arrivées à un âge avancé, à cinquante ans environ, voient leur tête se dénuder peu à peu et devenir plus ou moins chauve. Cette calvitie, résultant de l'âge, est souvent héréditaire; elle se transmet de père en fils, et il n'est pas rare de voir tous les membres d'une même famille être chauves à peu près au même âge. Cette disposition est pourtant moins grande chez la femme que chez l'homme.

Cette espèce de calvitie est facile à distinguer de la calvitie accidentelle. Les cheveux ne se détachent pas uniformément sur toute l'étendue du cuir cheveu. C'est d'abord le sommet de la tête qui se dépouille. Il s'établit là une tousse qui va toujours en s'agrandissant; elle gagne surtout la partie antérieure du crâne jusqu'au front, laissant en arrière et sur les côtés une couronne plus ou moins large, plus ou moins épaisse, qui encadre le milieu du cuir cheveu, devenu lisse et luisant. Il est très-rare que la calvitie soit aussi complète chez les femmes.

Le traitement de cette espèce de calvitie sénile et héréditaire me paraît complètement nul, aussi nul que celui qui promettrait au vieillard de le rajeunir. Toutes les eaux, toutes les pommades du monde seraient sans influence aucune et contribueraient parfois, au contraire, à avancer l'heure de la calvitie complète. Il faut se résigner à être chauve comme on se résigne à vieillesse. Cependant, lorsque la perte des cheveux, en dénudant la tête, expose à quelques accidents dus au refroidissement, comme les rhumes de cerveau, les névralgies, les douleurs rhumatismales, il est bon d'avoir recours alors à une perruque artificielle, et ce qu'on appelle un faux toupet.

Calvitie accidentelle. — Lorsque la calvitie n'est pas le résultat de la vieillesse, elle est produite ou par une maladie générale qui attaque toute l'économie, ou bien par une maladie qui a son siège uniquement au cuir cheveu.

Toutes les maladies graves peuvent occasionner la perte des cheveux, et celle-ci doit être alors considérée comme un symptôme de l'affaiblissement de la vitalité. Ain i, dans les cas de fièvre typhoïde, de petite vérole, à la suite de couches laborieuses, on voit beaucoup de jeunes femmes perdre presque entièrement leur chevelure. Il en est de même des personnes atteintes de chlorose; le même phénomène se répète pour les phthisiques. Dans toutes ces circonstances, la chute des cheveux coïncide avec la déperdition des forces, la pâleur et l'analgésie du visage, etc. qui favorise encore la perte des cheveux, c'est que pendant toute la durée de ces graves mala lies on néglige à peu près entièrement les soins de la toilette. Mais ce qui caractérise surtout cette espèce de calvitie, c'est qu'au lieu d'affecter un seul point de la tête, elle est disséminée et elle atteint tout le cuir cheveu; non point que tous les cheveux tombent, mais tous sont altérés; ils sont secs, grêles, cassants et se détachent un peu partout sous l'action du peigne, si bien qu'au bout d'un certain temps ils sont clair-semés et la chevelure se trouve considérablement réduite.

Les causes locales qui déterminent la chute des cheveux se rapportent à toutes les maladies du cuir cheveu et à l'inflammation en particulier. Ainsi l'erysipele de la tête est fréquemment suivi de la perte des cheveux; il en est de même de l'eczéma, des gourmes, etc.; mais la calvitie, en ce cas, est parfaitement guérissable.

Traitement. — D'après tous les détails que nous venons de donner, il nous est facile d'indiquer un traitement de la calvitie accidentelle. Celle-ci résulte-elle d'une maladie grave avec anémie, chlorose, perte des forces, il faut immédiatement s'attaquer à l'état général, administrer au malade les toniques sous toutes les formes, vin de quinquina, préparations de fer, viandes noires saignantes, etc.; on peut ajouter encore des douches ou des lotions d'eau froide, le séjour à la campagne ou à une station thermale, ferrugineuse ou sulfureuse. Le traitement est le même pour la chute des cheveux par suite de couches, sauf les douches froides. A ces moyens généraux, il faudrait joindre quelques moyens locaux : le meilleur de tous est, sans contredit, la coupe des cheveux à un ou deux centimètres de longueur, répétée trois ou quatre fois tous les quinze ou

vingt jours. Cette pratique, qui répugne aux malades, a un triple avantage : le premier, c'est que la rime peut être maintenue en vigueur avec une quantité de suc nourricier qui eût été insuffisante pour entretenir le cheveu dans toute sa longueur; le deuxième avantage, c'est qu'un grand nombre de petits cheveux qui étaient perdus, et pour ainsi dire étouffés par la longueur des autres, se trouvant coupés plusieurs fois et mis à jour, reposent avec autant de force et de vigueur que les premiers, enfin, les cheveux étant courts, ne sont jamais emmêlés; le peigne devient dès lors inutile, et l'on évite ainsi la chute d'un grand nombre qui n'auraient pas résisté aux tractions nécessitées par l'entretien d'une longue chevelure souvent embrouillée. D'un autre côté, les topiques qu'on emploie pour touffer le cuir cheveu, ont une action beaucoup plus efficace; il suffit de lotions, matin et soir, avec un peu de rhum de bonne qualité, ou bien encore de l'acoolat de mélisse, d'arica ou de romarin, que tous les pharmaciens et droguistes délivrent sans difficulté. Si vous préférez une pommade, prenez la formule suivante :

Extrait de quinquina... 2 grammes.
Teinture de benjoin... 4 —
Mucilage de gomme... 30 —
Huile d'amandes douces... 10 —
Huile volatile de bergamote... 10 gouttes.

Cette pommade est tonique, excitante et répare d'une excellente odeur.

Dans les cas où la chute des cheveux tient à une maladie du cuir cheveu, telle que pityriasis, eczéma gourmes etc., il faut s'occuper, en premier lieu, de la perte des cheveux, mais de la maladie qui la produit. En enlevant la maladie, on guérira le mal.

En fin, indépendamment des cas que nous avons signalés, il y a un certain nombre de personnes qui, sans cause connue, perdent tous les jours, au moment de leur toilette, une assez grande quantité de cheveux. Je conseille à ces personnes d'abandonner pour quelque temps l'usage du peigne fin, de tirer leurs cheveux le moins possible, de les couper, sinon ras, au moins de quelques centimètres à leur extrémité, de frictionner leur tête matin et soir avec du rhum, de l'eau-de-vie ou des liqueurs aromatisées comme celles que j'ai indiquées plus haut. La pommade précitée leur sera également d'une grande utilité; mais il vaudrait peut-être mieux se servir d'abord et pendant quelques jours de la formule suivante :

Mucilage de gomme... 100 grammes.
Huile de ricin... 50 —
Acide gallique... 5 —
Huile volatile de bergamote... 50 centig.

DOCTEUR IZARD.

LA CLOCHE DE SAINT-ANTOINE

(Suite et fin.)

Tout à coup, la porte principale s'ouvrit avec fracas. On entendit des aboiements joyeux retentir dans le corridor; puis, sans que les jeunes filles eussent le temps de se remettre de leur frayeur, un grand chien fauve entra comme un ouragan dans le salon.

— Plock! s'écria Jeanne en pâissant.

Plock, car c'était lui, alla droit à Jeanne, qui s'était levée, se dressa et, lui appuyant les pattes sur les bras, il se mit à lui lécher les mains avec des frémissements et des petits cris de joie indescriptibles. Jeanne, succombant à l'émotion, se laissa aller dans son fauteuil.

Le brave chien, cessant de la caresser, alla rendre ses devoirs à chacun, gambadant et courant dans le salon comme s'il l'eût quitté de la veille.

Quand il eut fini ses civilités, Plock se dirigea vers le corridor en aboyant plus fort que jamais, en secouant joyeusement sa queue empanachée et en jetant des regards qui voulaient dire : Suis-moi.

Marcel et Marie s'élançèrent vers la porte en même temps, avec l'air de précipitation, qu'ils se hâtaient et que la jeune fille sentit sur son front le contact des lèvres du jeune homme. Cela ne pouvait passer pour un baiser, et d'ailleurs le hasard était seul coupable. Marie pourtant s'arrêta tout étonnée, fort émue et rougissante. Marcel lui-même parut troublé.

Mais ce ne fut qu'un éclair. Mon ami, après avoir demandé pardon, passa le premier, et, arrivant sur le seuil de la maison, il trouva Georges, rouge comme une cerise, tête nue malgré le froid et attendant.

Il n'osait pas entrer.

Marcel et Marie le prirent chacun par une main et l'entraînèrent dans la maison. Arrivé à la porte du salon, il s'arrêta et jeta un regard inquiet sur ses anciens amis. M. Lauray ne pouvait en croire ses yeux. Jeanne, les pauvrières pleines de larmes, — larmes de joie cette fois, — Jeanne restait cloquée à son fauteuil.

Plock allant de
Enfin,
seuve av
et lui pr
— Je
— On
en lais
drier.
Elle e
ray se p
yeux.
—
un so
hier d
— C'
— Vo
— La
— Yo
— El
Marin
coin. To
— Ma
les vach
Georg
dit :
— Me
mois en
— Ah
Jeus ap
bien d
Je n'éta
plus. Je
dit, c'est
mon av
nille fra
de quad
l'Amériq
Les pop
réussi à
bordela
tite de m
crédit :
vous, m
que celle
Plock m
culteur.
— Tou
— To
M. Lau
curé. Ge
arriva d
Jeanne,
vieillard
Georg
le voyage
ne volait
jeune fille
des secou
encore cet
Elle fut
leurs reve
d'insp
Quand l
— Basse
bonheur.
Marcel
et ordonn
venait d
Uu mé
ger. Mais
maline de
ce jeune
ami avai
les porier
Il arriva
lute surpr
tranquill
Deux ou
devant le
sation rou
— Comm
— Je l'e
— Et lu
— Est-ce
— Moli
— Oul
— Et po
— Je n'a
jalouse, J
mander si
au nou du
— Que v
— Ce qu
— Orl v

Ploek sautait comme une chèvre folle au milieu du salon, allant de son maître à la jeune fille.
Enfin, Georges s'avança vers la malheureuse que son absence avait fiébrile tuée; il mit un genou en terre devant elle et lui prenant les mains.
— Jeanne, lui dit-il, me pardonnez-vous ?
— Oh! je ne vous ai jamais accusé, moi! répondit-elle en laissant couler ses pleurs. Je savais que vous reviendriez.
Elle eut une syncope. Georges se releva effrayé, M. Lauray se précipita vers sa fille. Mais elle rouvrit bientôt les yeux.
— Rassurez-vous, mon père, je suis guérie, dit-elle avec une sourire inénarrable. C'est vous, Georges, qui avez chanté hier à l'église ?
— C'est moi.
— Vous avez bien fait. Cela m'a préparé à vous revoir.
— La cloche? interrogea Louise.
— Vous en serez la marraine, Jeanne.
— Et l'orgue ?
Marianne était entrée en tapinois et pleurait dans un coin. Tout à coup :
— Mais alors, s'écria-t-elle, c'est lui aussi qui a ramené les vaches !
Georges se tut. M. Lauray alla lui prendre la main et lui dit :
— Merci. Seulement vous avez bien fait de revenir. Deux mois encore et il eût été trop tard. Merci! merci!
— Ah! je vous devais bien cela, monsieur. Aussitôt que l'eus appris votre ruine, je me doutais que vous en seriez bientôt réduit à la... misère, pardonnez-moi ce vilain mot. Je n'étais pas assez riche pour ne pas être une charge de plus. Je résolus de partir pour faire fortune. Si je n'ai rien dit, c'est que je craignais de ne pas réussir. J'ai rassemblé mon avoir; oh! ce n'était pas lourd, à l'ère, une quinzaine de mille francs. Un négociant de Bordeaux m'indiqua le moyen de quadrupler cette somme en peu de temps. Je partis pour l'Amérique. La guerre était finie. Je débarquai à Charleston. Les populations revenaient en foule habiter la ville. J'ai réussi au delà de toutes mes espérances. Le commerce bordelais qui m'avait conseillé m'expédia une immense quantité de marchandises, et au bout de six mois j'eus un grand crédit... Je voulais revenir millionnaire pour Jeanne, pour vous, monsieur, pour Marie et Louise; mais j'ai appris que celle que j'aimais était mourante et je suis accouru. Ploek m'a annoncé, sans cela je ne sais comment j'aurais osé venir.

— Toujours timide, donc? demanda Marcel.
— Toujours, répondit Georges en souriant.
M. Lauray, Marie, Louise et Marcel allèrent chercher le curé. Georges et Jeanne restèrent seuls. Le vieux prêtre arriva dans l'intention de gronder un peu Georges, mais Jeanne, transfigurée, paraisait si heureuse que l'excellent vieillard n'en eut que le courage.
Georges revint, Jeanne conteuse, on se demanda si le voyage en Provence était bien nécessaire. Les amoureux ne voulaient plus d'abord quitter Saint Antoine. Mais la jeune fille n'avait pu supporter tant de joie; sans éprouver des secousses qui, sans mettre sa vie en danger, ébranlèrent encore cette santé déjà si faible.
Elle fut prise par la fièvre. Mais, par un miracle, ses couleurs revenaient, et personne, excepté Georges, ne conçut d'inquiétude.
Quand la jeune fille se releva :
— Rassurez-vous, dit-elle à son fiancé, c'était la fièvre du bonheur.
Marcel était allé chercher un médecin de ses amis. Celui-ci ordonna de partir pour le Midi, ce qui fut fait sans nouveau délai.
Un mois après, Jeanne était complètement hors de danger. Mais comme M. Lauray avait renoncé à prendre le domaine de Marcel à ferme, M^{lle} Marie était fort surprise que ce jeune homme n'eût pas donné de ses nouvelles. Mon ami avait d'excellentes raisons pour cela. Il s'était décidé à les porter lui-même.
Il arriva donc sans se faire annoncer. Son apparition subite surprit quelques personnes de la famille Lauray, mais tranquillisa M^{lle} Marie.
Deux ou trois jours après, Jeanne causait avec sa sœur devant le feu. Les deux jeunes filles brodaient et la conversation roulait sur le prochain mariage.
— Comme tu vas être heureuse! disait Marie.
— Je l'espère.
— Et tu l'as bien mérité, pauvre sœur!
— Est-ce que tu n'envies pas un peu mon bonheur ?
— Moi! Jeanne.
— Oui, toi, Marie.
— Et pourquoi veux-tu que j'en sois jalouse ?
— Je n'ai pas dit, je n'ai jamais pensé que tu en fusses jalouse. Je ne serai mal fait comprendre. J'ai voulu te demander si, par hasard, il n'y aurait pas au monde quelqu'un au nom duquel ce petit cœur pourrait battre bien fort ?
— Que veux-tu dire ?
— Ce que je dis, petite dissimulée.
— Oh! voilà une injure...

— Ne détourne pas la conversation. Viens m'embrasser plutôt.
— Quelle idée as-tu de m'embrasser tout à coup ?
— Tu vas voir. Tu ne me refuseras pas un baiser, je pense ?
— Oh! non, chère Jeanne.
Marie se leva et vint embrasser sa sœur. Par une ruse pleine de câinerie, elle mit la main sur le cœur de la jeune fille, et, après l'avoir embrassée bien tendrement, elle lui dit à l'oreille :
— Marcel !
Marie se dégagea vivement en poussant un petit cri et alla se rasseoir, toute rouge de pudeur effarouchée.
Jeanne lui sauta à la tête et se mit à rire argentin.
— Il a battu. Je savais bien.
— Oh! Jeanne, c'est mal...
Puis Marie baissa les yeux et garda le silence.
— Il n'en faut pas rougir, ma chère Marie.
La pauvre enfant se jeta alors dans les bras de sa sœur, et comme elle avait le cœur gros, des larmes s'échappèrent de ses yeux.
— Et s'il t'aimait ?
Marie se redressa soudain et regarda fixement sa sœur avec ce sourire interrogateur de l'espoir auquel on ne se pas s'abandonner.
— Je crois qu'il a demandé ce matin quelque chose à notre père, ajouta Jeanne.
— Quoi donc, ma bonne sœur ?
— Eh! ce n'est pas la main de Mariette, je suppose.

Quelques mois après, le curé de Saint-Antoine fut informé du prochain retour de ses paroissiens. Pendant l'absence de la famille, Georges avait réparé la petite maison blanche. On tint un long concubinage en arrivant; l'on fixa, non pas le jour de la nocce, mais le jour des nocces.
Car, ayant rencontré mon ami Marcel vers cette époque, je lui dis :
— Donne-moi donc des nouvelles de ton nid de rossignols.
— Dans un mois, mon cher, me répondit-il il y aura un oiseau de plus.
CAMILLE BERANS.
FIN.

EN SENTINELLE

(Suite.)

Mariette posa son ouvrage sur la table, joignit les mains et dit en se rejetant un peu en arrière et levant les yeux au ciel :
— L'amitié!... oh! oui, c'est bien beau... c'est bien désintéressé... Mais c'est trop beau peut-être, et c'est impossible.
— Impossible? Vousiriez-vous repousser la mienne ?
— Je ne le voudrais pas. Mais écoutez : l'amitié ne peut se donner si vile, sans épreuve; et puis, moi, pauvre fille isolée, moi que les personnes du monde dédaigneraient, à quoi ça pourrait-il vous servir l'amitié d'une ouvrière, qu'on vous a conseillé sans doute de chercher à séduire ?
— O Mariette!... mademoiselle, ne parlez pas ainsi. Ces conseils, je les eusse repoussés avec indignation.
La jeune fille le regarda fixement; puis elle lui dit :
— Je vous crois. Vous êtes bon, mais vous devez être faible.
— Acceptez-vous mon amitié ?
— Oui, si la mienne peut vous être utile.
— Elle me comblerait de joie.
— Il ne s'agit pas seulement de cela. Me promettez-vous de me consulter sur tout ce que vous ferez ?
Félicien baissa les yeux avec quelque embarras.
— Il y a bien des choses, dit-il, que je ne pourrais...
— Que vous ne pourriez raconter ? Donc, ces choses-là ne sont pas louables. Il faudra m'écouter. Je gronderai souvent.
— Vous êtes charmante !
— Ce serait curieux; dit-elle après un instant de réflexion, si l'on voyait un homme du monde se corriger de ses défauts d'après les conseils d'une simple ouvrière.
— Mariette, dit le baron avec feu, vous êtes de ces femmes qui accomplissent des miracles.
— Eh bien, le premier sera de vous rendre discret. Défense de confier à qui que ce soit un mot de notre conversation de ce soir.
— Je le jure. Me permettez-vous de revenir demain ?
— Sans doute; à moins qu'il ne vous survienne un bal, un concert, un spectacle ou une soirée. Moi qui ne vais nulle part, vous serez toujours sûr de me trouver. Adieu, monsieur le baron.
— Adieu, mademoiselle Mariette.
Le lendemain, l'ami, dont il a été question, disait à Félicien :

— Où en es-tu avec la jolie brodeuse ? Avez-vous fait connaissance ?
Et Félicien répondit :
— Écoutez : je ne permets toutes les plaisanteries possibles, mais il est un chapitre sur lequel je te prie d'observer, à l'avenir, un silence complet. Plus un mot de cette jeune fille.
— Parbleu! mon bon, dès que tu le désires, je mettrai un doigt sur ma bouche, comme feu le diou du Silence.
Aussitôt, notre homme alla dire dans tout Paris :
— Vous ne savez pas ? Le petit baron est amoureux de sa voisine; mais amoureux fou. Il a refusé assez lestement sa noble cousine, et il s'est épris d'une ouvrière qu'il veut qu'on traite en duchesse! C'est le monde renversé.
Et chacun de répéter en riant à belles dents :
— C'est le monde renversé !

IV

Quelle métamorphose s'était opérée chez Félicien, qui, naguère, croyait ses journées perdues s'il ne les avait marquées par une distraction nouvelle ! Maintenant il lui arrivait de travailler, d'écrire, d'étudier, afin de pouvoir dire à Mariette : « J'ai fait quelque chose d'utile ».
L'approbation de Mariette avait pour lui un prix infini. Elle était donnée si simplement, et avec tant de bon sens ! Quand Félicien parlait d'un livre élevé, d'une science, ou causait de questions d'art, la jeune fille disait : « Je ne comprends pas bien toutes ces choses, car elle sont au-dessus de mon intelligence; mais c'est égal, je sens que vous avez raison de vous en occuper. »
Le temps s'écoulait ainsi, et Félicien ne s'apercevait pas qu'un nouveau changement s'était opéré en lui. Du moment où, se concentrant sur une habitude et une affection, il y eut apporté à peu près toutes ses pensées, il lui arriva de s'y attacher de plus en plus; de subir un sentiment unique, et de le sentir dans ce qu'il a de touchant, de poétique, mais aussi d'impérieux : il aimait.
Il aimait avec d'autant plus de force qu'il ne pouvait avouer à personne cette passion dont le monde eût fait un texte d'insupportables railleries. Les obstacles sans nombre que son rang, l'égalité des conditions plaçaient entre lui et Mariette, eussent dû étouffer cet amour, et, au contraire, l'augmentaient et lui donnaient une violence terrible.
Avouerait-il la vérité à Mariette ? Ce serait l'offenser, ce serait s'exposer à ne plus la revoir. D'un autre côté, quand bien même il ne parlerait pas, ses regards, le trouble de sa voix, sa contenance, son embarras, tout trahirait son secret. Il se reprochait sa faiblesse; il s'entrevoit un abîme; il se demandait comment, avec tant de moyens de distraction, tant d'éléments de bonheur, il avait pu en venir à ce point d'assèchement, de ne trouver de joie que dans la compagnie d'une ouvrière.
« Il faut pourtant bien que je devienne plus raisonnable, se disait-il chaque matin. Les choses ne peuvent durer ainsi. Aimer sérieusement une brodeuse, ce serait être haïssé; ne faire aimer d'elle, ce serait s'enrichir à sa perte. C'est décidé, ce soir, je n'ai pas chez elle. »
Mais le soir venu, lorsque, après son dîner, il avait fait un tour de boulevard, un désir irrésistible le ramenait vers l'hôtel. Là, il voyait de chez lui la lampe qui attestait la présence de Mariette...
Savoir que son amie était là, qu'elle pensait à lui peut-être, qu'elle l'accueillait avec son gracieux sourire, et ne pas s'élaner, ne pas franchir la courte distance de quelques étages, est-ce que c'était possible ?
Cependant Mariette grondait quelquefois.
— Il ne faut pas, disait-elle, venir si souvent. Je vous en prie, d'abord dans l'intérêt de ma réputation; puis, et cela surtout, dans votre intérêt particulier. Vous appartenez au monde et vous devez y maintenir vos relations. Si vous continuez à vous rendre invisible, bientôt vous seriez oublié; et il est dangereux de se laisser oublier de ceux qui ont déjà tant de peine à se souvenir des gens qu'ils voient.
— Mais, petite fee, s'écria une fois le baron, où et quand avez-vous appris ces belles maximes ?
— Ma marraine était une femme distinguée qui me faisait venir sans cesse chez elle et causait beaucoup avec moi. Dans tout ce que je dis, je ne suis que son écho, je n'y ai donc aucun mérite.
— Sûrement, elle ne disait pas les choses aussi bien que vous.
— Flatteur! vous savez que vous me devez un gage à chaque compliment.
— On paye l'amende pour être véridique ?
— Vous avez répondu à tout. Tenez, ne me parlez pas de moi, cela m'embarrasse toujours.
— De qui voulez-vous que je parle qui m'intéresse autant que vous ?
— Autant que moi, monsieur Félicien ! Pour admettre cela, il faudrait supposer qu'un homme tel que vous ne tient à la société par aucune affection. Ah! si je pouvais pénétrer dans les secrets de votre cœur... Je vous y verrais peut-être très-empresé auprès de quelque jeune demoiselle, et je dirais : « C'est bien ! Ici M. le baron est à sa place. » Et je prierais pour votre bonheur.

aux malades, à un
r. rime peut être
de son nourricier
cheveu dans toute
qu'un grand nom
as, et pour ainsi
se trouvant coupés
avec autant de for
les cheveux étant
ne devient dès lors
grand nombre qui
sités par l'entre-
brouillée. D'un au-
tour touiller le cuir
fficace; il suffit de
lum de bonne qua-
lité, d'amica ou
droguistes délient
commande, prenez la

2 grammes.
4 —
30 —
10 —
10 gouttes.
et répète d une excel-
tient à une maladie
sima gourmes etc.,
des cheveux, mais
dans la maladie, ou
ous avons signalés,
es qui, sans cause
ent de leur toilette,
Je conseille à ces
temps l'usage de
de moins possible,
de quelques centimètres
à matin et soir avec
peurs aromatisés
haut. La pommade
grande utilité; mais
d'abord et pendant

100 grammes,
50 —
5 —
20 centig.
CREUX IZARD.

SANTOINE

ent avec frac. Au
r dans le corridor;
le temps de se re-
fauve entra comme
ne, qui s'était levée,
r les bras, il se mit
ants et des petits cris
ant à Féliciton, se
ser, alla rendre ses
dans le salon comm e
se dirigea vers le
n se couant joyeu-
ant des regards qui
orte en même tem-
curtrent et que la
des lèvres du jeune
u hâter, et d'ailleurs
ortant s'arrêta tout
eul lui-même parut
après avoir demandé
r le seuil de la mal-
seuse déris, tête nue

— Ange du ciel!... murmura M. de Montégon. Il lui avait pris une main, qu'elle retira doucement en disant :

- Non, il ne faut pas encore se permettre cette familiarité entre amis.
- Ah! Mariette, si vous saviez...
- Monsieur Félicien, montrez-moi bien de la confiance. ce sera me prouver toute votre estime. Allez-vous quel- qu'un ? avez-vous des projets de mariage ?
- C'est mal de parler ainsi! s'écria le baron d'une voix véhémement.
- Comment, c'est mal?... Est-ce que vous n'êtes pas libre de songer à vous marier ?
- Si je l'avais voulu, ce serait fait déjà.
- Oh! contentez-moi cela, je vous en prie.

Félicien retrava l'histoire de son héritage, la condition que M. de Pontilieu avait indiquée dans son testament; il expliqua ensuite l'éloignement qu'il avait éprouvé pour un mariage ainsi arrangé, et il ajouta :

— Maintenant, Mariette, j'ai satisfait votre curiosité; j'ai parlé avec franchise, sans chercher à me faire meilleur que je ne suis, ni à pallier mes torts envers M^{me} de Flocade. Ces torts sont de ceux qu'une femme ne pardonne pas, il est certain que je l'ai offensée dans son amour-propre et Messie dans sa dignité. Qu'a-t-elle dû penser! L'œuvre cou- sine! D'autant plus que M. Guérin, mon notaire, m'a dit à son retour qu'il l'avait trouvée fort agréable, fort distinguée. J'eusse peut-être été heureux, tandis qu'à présent je souffre cruellement.

— Vous souffrez?... répéta Mariette avec commisération, en quittant son ouvrage et rapprochant sa chaise de celle du baron. — Vous souffrez!... Oh! cela me fait bien de la peine! Vous êtes si bon!... Mais c'est votre faute aussi. Pourquoi avoir refusé ce bonheur qu'on vous offrait? Les hommes ne savent jamais ce qu'ils veulent... Il fallait réfléchir sérieusement.

— Je n'étais pas sérieux alors; je ne le suis devenu que do jour où je vous ai connue, Mariette.

— Après tout, si vous regrettez votre cousine, si vous l'aimez, il en est temps encore peut-être... Les femmes sont généreuses... Allez, écrivez-lui, demandez-lui pardon.

- Mais, c'est que je ne l'aime pas.
- Et vous souffrez ?
- Oui, parce que j'en aime une autre.
- Tout à l'heure vous disiez le contraire.
- Vous ne m'avez pas compris, ou bien vous n'avez pas voulu me comprendre; celle que j'aime n'habite pas les sa- lons.
- Ah!... fit Mariette en unissant les deux coins de son tablier de soie.

Celle que j'aime est la reine d'une modeste chambre bien propre, bien simple et toute poétique; celle que j'aime ne rougit pas de son humble état et du travail de ses mains; celle que j'aime a les sentiments les plus élevés, les manières les plus charmantes, la grâce la plus parfaite; celle que j'aime est la seule que j'aie jamais aimée; ô Ma- riette! c'est vous!

Cette déclaration, dont toute autre femme eût été fière, sembla jeter la jeune fille dans une véritable consterna- tion.

Mariette se leva vivement, comme si elle avait peur, se retira dans l'angle de la croisée et dit d'une voix trem- blante d'émotion :

— Oh! que vous m'affligez, monsieur le baron! C'en est fait de notre bonne amitié; il faut donc que je cesse de vous voir!

— Que dites-vous, Mariette!... s'écria Félicien avec une sorte de désespoir; vous ne voudriez plus me voir parce que vous n'avez inspiré un sentiment que j'ai combattu certainement, mais qui a fini par me dominer. Est-ce ma faute si je vous aime ?

— Je serais coupable si je vous y encourageais.

— Cruelle enfant! toujours de ces paroles qui vous pla- cent!... Mais, si vous avez un cœur, laissez le donc par- ler; vous qui êtes la franchise même, expliquez-vous.

— O mon Dieu! il ne comprend pas combien je suis malheureuse de l'affliger. L'amour entre nous est impos- sible; ou bien, comme tant d'autres jeunes filles de ma con- dition, je perdrais l'honneur, mon unique fortune; ou bien vous feriez la folie de m'offrir votre nom. Quelque créa- ture adroite, et il y en a tant! pourrait vous amener à cette faute, vous conduire à une mésalliance... Dieu m'en préserve! C'est pourquoi, tandis qu'il en est temps encore, je vais vous proposer un remède à cet amour : il faut ces- ser de nous voir; on je quitterai cette maison, ou vous voyagerez.

Acrablé sous ce coup imprévu, Félicien ne pouvait ré- pondre; il y eut chez lui un mouvement de dépit, presque de colère.

— J'entends, dit-il avec effort : vous me repoussez! votre prétendue amitié n'étant qu'un jeu; cela vous amusait de m'attirer; vous êtes coquette et vaine, voilà tout. Adieu!

Il se dirigea vers la porte, tandis que Mariette était re- tombé sur sa chaise. Lorsqu'il fut près de sortir il se re- tourna comme pour jeter un dernier regard à celle qui lui brisait le cœur; il vit qu'elle avait appuyé son visage sur

ses mains, dans l'attitude de la tristesse : aussitôt jetant un cri, il s'élança jusqu'à elle, et sans le savoir, se trouva à ses genoux.

- Mariette, Mariette, pardonnez-moi!
- Vous pardonnez?... Je ne vous en voulais pas.
- Ayez pitié de moi!
- C'est plutôt moi qui invoque votre pitié. Ayez pitié de mon honneur.
- Mais, dit-il, si je vous épousais ?
- Oui, si j'avais assez d'égoïsme pour consentir à cet acte de folie.
- Enfin, Mariette, que voulez-vous de ce que je fasse ? Je suis désespéré.

ALFRED DES ESSAIS.

(La suite au prochain numéro.)

LES MENUS DE LA SAISON

Octobre.

On me demande un grand menu, j'y m'empresse de le donner :

MENU D'UN DINER DE 24 PERSONNES

DEUX POTAGES

Potage aux queues de veau.

Consommé au lapin au kari.

DEUX RELIÈVES

Turbot deux sauces.

Jambon aux épinars.

QUATRE ENTRÉES

Pâté de lièvre à la financière.

Riz de veau à la chiorée.

Bouchées de volaille.

Écrevisses à la bordelaise.

DEUX ROTS

Dindonneaux pipés au cresson.

Bécasses rôties.

QUATRE ENTREMETTS

Petits pois à la française.

Artichauts à la barigoule.

Riz à la reine.

Macedoine de fruits au marasquin.

Salade. — Glaces. — Dessert.

Potage aux queues de veau. — Blanchir, puis cuire dix queues de veau avec deux choux trisés et quelques carottes. Après cuisson, couper les queues en trois, les dresser sur un plat, entourées des choux et des carottes, et les présenter avec du consommé.

LE BARON BRISSE.

DE L'EMPLOI DES FRUITS

LES POIRES

Poires tapées. — On dessèche la poire dans un four; on la met ensuite dans des pots; on verse dessus une certaine quantité de sirop de sucre très-cuit; le sirop à tiède après les poires; dans cet état, le fruit devient un mets excel- lent.

Couture de poires. — On pèle les poires avec un couteau à lame d'argent; on les coupe par moitié, pour enlever les pépins; on les met dans un pot avec du sucre, dans la pro- portion de 875 grammes de sucre pour 300 de fruit; pen- dant douze heures on les fait cuire sur un feu très-doux, en ayant l'attention de remuer de temps en temps, lorsque le sirop fait la nappe, avec l'écumoire. On retire du feu, on verse dedans quelques poignées de raisins secs de Malaga, puis on met en pots.

STANISLAS MARTIN.

La maison de commission ERHARD ET C^o prévient les dames qu'elle se charge de livrer, au prix de fabrique, toute commande de nouveautés, confections, lingerie, bijou- terie et objets artistiques. Écrire, 7, passage Souffier, Paris.

Fureur : *Lèvres de feu* à la valée; *Peau de satin*, poika de Klein.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{me} L. de F. peut compter sur le chiffre désiré, en an- glaise, et non enlacs.

Une habitante de Châteaubriant. — La lettre précédente a été égarée, sans doute, à regret. Ces guirlandes se trouvent toutes brodées; cependant j'ai cherché, et j'ai

trouvé le moyen de les établir soi-même. Voici la méthode à employer : tracer le dessin sur papier végétal ou sur tulle raide directement, bûler celui-ci sur toile cirée, puis broder au passé en suivant le détail des dessins de la guirlande choisie, et cela avec de la soie de Chine un peu grosse, aux nuances bien vives, puis on fera extérieurement un point de chaînette, en prenant bien le tulle; on découpe ensuite le tulle tout autour du travail, et la guirlande se trouve prête à être posée sur robe de bal ou de ville.

Ces broderies seront très en vogue cette saison. Quant à la mesure pour une tulle ou paysanne, il est bien difficile de l'indiquer; cela dépend de la largeur de l'étoffe et de la taille de la personne sur laquelle devra se proportionner la longueur et l'ampleur.

M^{me} T. de F. — Promesse des dessins sur tulle grec pour rideaux.

M^{me} M. de G. de B. — Peut être reverrez-vous dans notre journal le nom que vous regrettez. Nous l'espérons. Metri, pour toutes les gracieusetés envoyées aux deux adresses; elles sont vues avec reconnaissance des deux parts. Toutes nos maisons de tapisserie possèdent ces motifs, que je puis, selon votre désir, vous procurer directement. Ils se vendent à la grosse, et les prix varient suivant leur valeur.

R. D. — Le costume de velours anglais est toujours joli comme nos vêtements. Pour repasser les cheveux et rafraîchir les raies et rester néanmoins à la mode, je ne con- nais rien de mieux qu'un nœud à larges coques sur le som- met de la tête avec crêpes de la nuance, si on a peu de cheveux; sans crêpes si la chevelure est longue et épaisse. Je ne suis en relation directe avec aucune maison de four- nures, je ne saurais donc vous en recommander une plus spécialement que l'autre. Je m'informerai.

M^{me} M. F., une abonnée. — Le prix du premier essai-plus est de 12 à 13 fr.; le prix du second, de 5 à 6 fr. Je puis vous envoyer par la poste ces deux objets, et tous ceux que vous pourriez désirer. Les 25 centimes ont été remis à qui de droit.

M^{me} M. F., C'est à M^{me} Bouzy per-sonnellement que vous devez à fr. 50 pour mignardise crochet et coton.

M^{me} M. G. — On fera tout son possible pour vous donner un essai de tous les objets que vous désirez; ils peuvent plaire à beaucoup de lectrices. Le prix des motifs varie de 3 fr. 50, la grosse à 7 fr. 50. Adressez-vous directement à l'une de nos maisons de tapisserie.

M^{me} L. V., à L. aura le dessin de dentelle au tricot.

M^{me} E., de Missou à P. — Dans le journal, vous trouvez un assortiment complet de tous les objets en tricot que vous demandez; il n'y a pas de dessins spéciaux pour ce genre de travaux; pour vous être agréable, je puis vous expédier dix modèles exécutés, de la plus grande nou- veauté; fixez un prix et désignez les objets désirés.

M^{me} P. G., à F. aura les renseignements pour la veste d'enfant et très-peu-chèrement le patron de capeline.

M^{me} A. M. — Impossible de vous donner ce dessin, il ne conviendrait qu'à vous seule. Écrivez directement à M^{me} Lecker, ou à toute autre mais- n de petits ouvrages, de vous faire faire sur canevas ce dessin spécial.

M^{me} M. D. — Les chiffres ne paraissent que lorsqu'on nous en a fait la demande; vous pouvez compléter sur ceux que vous désirez, ainsi que sur le patron de pardessus pour fillette de cinq à six ans.

M^{me} F. L. — L'emploi de la gomme arabique et de la cire vierge fusait parfaitement, je crois; l'amidon cuit également, mais c'est un secret de métier, surtout dans la manière d'employer les ingrédients.

M. D. 33. — Ce modèle, croyons-nous, n'existe pas dans le commerce, mais vous pourriez le faire exécuter à l'aide de notre dessin.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Au pays des protégés, bien des sicaires valent des charges.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.